

Ma guerre 1914 – 1918

par
Victor LECOURTIER
1888 – 1968

1ère partie : Août 1914 – Avril 1915

Ce récit autobiographique a été écrit par l'auteur après la fin de la guerre à partir de ses carnets de notes au jour le jour.

1914

- 1914 -

3 Août - Départ de Jussey -

Au matin de cette journée un grand nombre de mobilisés et leurs familles assistent à une messe de départ ; l'assistance est grave et recueillie ---

Et la sortie, les mobilisés suivis de leur famille se groupent derrière la musique et partent pour la gare ---- Les habitants les saluent respectueusement et leur adressent des paroles de courage et d'espoir.

Je quitte, le cœur gonflé, ma chère petite femme et ma mère -- à cette dernière je recommande Félicie, qui sera sa fille pendant mon absence... Un dernier baiser à tous deux -- un dernier adieu de la main après avoir franchi le seuil de notre maison -- puis vite, je prends le chemin de la gare, afin de cacher mon émotion ---

Je retrouve de nombreuses combattants en attendant l'arrivée du train qui doit nous emmener à Belfort.

1914 -

3 Août

Arrivée à Belfort.

42° R.T. - 32° C°

Notre train, bondé de mobilisés, arrive enfin - nous prenons place nous groupant entre connaissances - puis, lentement, le train nous emmène vers Belfort - on nous arrive vers 12 heures.

Dans cette ville, presque tous les magasins sont fermés - on ne voit circuler que réservistes de toutes sortes - et groupe de soldats équipés qui partent à destination.

Vers 12 heures, j'arrive à la Caserne Bougenel - 42° R.T. - à ma compagnie la 32° - j'apprends non sans étonnement que c'est une compagnie de dépôt - - -

Nous comptions partir immédiatement au feu - - - et l'on nous dit d'attendre !

Attendre ! - - - c'est le commencement d'une vie nouvelle dont nous entrevoyons la fin prochainement, ^{et} mais qui hélas se prolongera au delà de nos prévisions - mais nous avons foi en la victoire dès le début - - - notre patience sera mise à dure épreuve - - mais nous aurons notre récompense -

Jusqu'au 7 Août, je reste à Belfort : les réservistes arrivent journellement, on les équipe tant bien que mal, et c'est un incroyable fourbi que de les habiller - leur état d'esprit est excellent et il est à souhaiter que cela continue.

1914 -

7 Août -

Départ de Belfort
pour Besançon.

Le 7 août, à 11 heures, nous quittons Belfort par une chaleur assez forte ; notre marche s'effectue dans de mauvaises conditions. Les hommes ne sont plus entraînés à la marche -- en cours de route et aux traverses des villages les habitants distribuent boissons de toutes sortes -- et quelques kilomètres plus loin les soldats n'en peuvent plus ; ^{ils} ~~ils~~ se couchent sur les talus et rejoindront leur compagnie tard dans la nuit. -- à 9 heures du soir, nous arrivons à L'Isle sur le Doubs, fatigués -- abrutis en propre terme -- par une marche de 35 km.

Le 8, - à 8 heures - départ pour Beaume les Dames, marche d'une trentaine de kilomètres, également très fatigante.

9 Août -

Arrivée à Besançon

-- le 9 -- départ pour Besançon, mais j'y calle en cours de route et une débrouille pour terminer cette étape en chemin de fer. Pendant deux jours, nous sommes installés aux docks du Polygone d'artillerie et nous pouvons nous remettre un peu de nos fatigues. Nous pouvons surtout nous restaurer grâce à quelques restaurants encore ouverts. -- J'en profite pour envoyer un télégramme à Félicie la priant de venir me voir, mais le 11 à 11 heures, nous partons subitement pour le fort de Montsauxon, situé à 12 km de Besançon ; pour y effectuer des travaux de terrassements et d'abatis, car on craignait un attaque

11 août -

Fort de Montsauxon

1914

18 Août - 30 Septembre des allemands par la Suisse -
Besançon

Je reviens ensuite à Besançon, où ma
vie s'écoule lentement en attendant que
l'on m'envoie ailleurs -

Le 21, 30 hommes de ma compagnie
s'en vont rejoindre le 42^e R.I.

Le 24, je suis spécialement chargé de
l'instruction des ^{des classes 14.} Bleus et des engagés volontaires
qui arrivent journellement.

Début septembre. Felicie vient me
surprendre et nous pouvons vivre quelques
bonnes heures, agréables et réconfortantes...
malgré les heures tragiques du moment.

Les Allemands ne marchent plus sur
Paris, mais se dirigent vers le Sud -

On est sans nouvelles d'Heilz le Maurupt -

Rien de Grand-mère... ni de nos Stanois -

Le 24 septembre, je m'échappe de Besançon
pour Jussey...

Henri Augenin et Georges Humbert viennent
me voir

1914 - A2 R.1. 32C''

10 Octobre - 31 Octobre -

Camp de Valdahon -

A cette date, je quitte Besançon avec mes bleus pour le Camp de Valdahon - j'y trouve de beaux bâtiments tout neufs, bien aérés, propres, de l'eau à discrétion... en un mot tout ce qui nous manquait à Besançon -- Je trouve même un matelas en location! -- moins encore qu'à Besançon je ne puis me croire en guerre!

- L'Instruction des bleus se poursuit...
- les jours s'écoulent lentement...
c'est la vie monotone de la caserne au milieu du désert... nous faisons une cure d'air, loin du monde, loin du bruit... Nous n'entendons pas le bruit de la Grande Guerre; nous vivons isolés, tranquilles, presque comme en temps de paix, en attendant le jour où le sort nous désignera pour rejoindre nos camarades

Les 18 et 19 Octobre, Félix vient me voir au Camp

1914 - 42° R.T. - 32° C°

1 - 30 - Novembre
Camp de Tal Daho

- ma vie se continue au Camp sans changement - sauf deux camarades - - Pitou et Humblot - qui partent pour le dépôt de Besançon -

Henri Huguenin vient me voir vers le 3 Novembre - - Félicie et Maria le 8 -

Vers le 13 Novembre la température devient plus froide, la neige fait son apparition - - nous restons au Camp le soir au lieu de descendre "en ville" - - au cours du feu nous faisons un bon café, mille fois meilleur que celui du bistrot - - puis nous allons nous coucher - - Chiny et moi avons organisé un lit de milice - - dernier confort - chacun avec son "sac à puces" et une épaisseur de 4 à 5 couvertures - - nous ne souffrons pas trop du froid et nous nous estimons très heureux à côté de nos camarades qui sont sur le front -
Un autre camarade - Gradet - rejoint Besançon - et à la fin du mois, il n'y a plus que Chiny et moi de notre premier groupe - - d'autres sous-officiers - blessés ou sortant des hôpitaux viennent nous remplacer -

Henri vient me voir fin du mois -

1914 - 42° R.I. - 32° C°

1-31 - Décembre.

Camp de Valdahon -

L'Instruction de la classe 14 touche à sa fin - leur entraînement se poursuit - - et je suis toujours occupé avec mes élèves Caporaux.
Le 13 Décembre, je réussis à aller à Jussey embrasser ma chère Cécile et toute la famille - - Père vient me voir le 24 - -
Félicie vient à Besançon fin du mois - - -
car à cette date - je quitte le Camp pour Oranmes -

1915 -

1-12 Janvier

Oranmes -

Cécile vient passer deux jours à Oranmes - - - - Oranmes était un ~~de~~ endroit où était détaché des troupes à l'entraînement, après à partir au front - - -

Le 12, je reçois l'ordre de rejoindre Besançon - et ^{ou} avertissais Félicie par télégramme - - -

Cette fois, c'était bien l'ordre de départ - - - l'heure de la séparation avec toutes ses inconnues, mais remplie d'espoir - - -

Je pars seul comme sous officier avec quelques caporaux et 60 soldats pour le 32° R.I., qui est je ne sais où - - -

Départ pour le 32° R.I.

le 13 -

Le 13, Félicie ~~me~~ vient à Besançon nous passons ensemble une dernière soirée, je rejoins le dépôt tard dans la nuit - - - et le 14 au matin elle vient assister à mon embarquement, couragieuse et pleine d'espoir - - - à 8 heures, le train s'ébranle; confortablement assis dans mon compartiment de seconde, je ~~me~~ salue à tous ceux que je viens de quitter - - - en cours de route, on nous

le 14 -

1915 - Janvier -

Depart pour le 32^e R.I.

bonne café, cigare, thé, pain -- on est
recu chaleureusement partout -- et même
trop pour certains soldats -- car j'en ai perdu
trois en cours de route -- un à Gole, qui
était allé prendre une précaution et a vu
le train filer devant son nez ; deux
autres, à Dyon, ont trouvé très intelligent
de filer, pour voir des parents et, bien entendu,
n'ont pas rejoint le train -- mais m'ont
rattrapé au Bourget --

Le 15 à 2^h 1/2 du matin, nous arrivions
au Bourget ; en repartions la nuit suivante,
par Amiens, St Omer et Dunkerque --
après un voyage de nuit interminable --
le 16, à 7 heures du matin, nous étions
à Dunkerque ; à 11 heures nous quittons
cette ville, passons à Hazebrouck et
dibarquons à Godewaersvelde -- à
pied nous gagnons Steenworde -- Le
17 à 10^h 1/2 nous partons pour Poperinghe,
en Belgique ; marche pénible sur
route pavée et encombrée de convois
interminables de ravitaillement ; Poperinghe
À peine arrivés, nous avons été presque
requisitionnés pour aller écouter Theodore
Botrel, qui nous a tenu quelques paroles
patriotiques et chanté plusieurs chansons
militaires de son répertoire -- Rentrés au
cantonnement, nous recevons l'ordre de départ
pour Namur ; la neige fait son
apparition... Le 19, nous prenons contact
avec les premiers grades du 32^e R.I. et nous

1915 - Saumur - sommes répartis dans les différentes compagnies. ---
Arrivé au 33^e R.I. c'est à la 8^e que je suis affecté. --- à 14
- le 19 Saumur - heures nous quittons Nametungue, traversons
Ypres, ou nous reviendrons toujours avec plaisir :
Nous constatons de visu les ravages faits par les
boches ; la cathédrale est complètement brûlée et les
halles splendides qui se trouvent à côté ne montrent
plus que des murs calcinés -- Après la traversée
d'Ypres nous prenons la direction du château
d'Hooge, où le régiment se trouve au demi-
repos, c'est à dire qu'il n'est pas effectivement en
première ligne -- ~~à~~ la sortie de cette ville,
comme nous faisons une halte, nous avons
sans doute été repéré par l'artillerie ennemie ;
nous nous abritons rapidement, mais à peine
installés, des obus tombent et éclatent à 100 et
200 mètres de nous ; le premier m'a occasionné
un certain mal, j'ai eu l'illusion qu'il éclatait
en plein sur nous -- -- A la nuit tombante
nous sommes répartis à travers champs ou plutôt
à travers la boue ; par moments, nous faisons
des sauts dans des trous et arrivons de l'eau jusqu'aux
chevilles -- et l'on continuait quand même --
Après une heure de marche, nous arrivons à un
bois et arrivons perdu la direction ; après une
demi-heure d'attente nous reprenons notre
marche, toujours dans les mêmes conditions --
nous traversons un nouveau bois encombré de
fosses et de tranchées -- faisons quelques cubits
et arrivons enfin à notre "logis" ; c'est
une hutte primitive faite d'arbres et de branches,
recouverte de terre -- comme en font les bûcherons
dans les forêts -- Cela n'a rien de confortable,

15 - Janvier -
33° R.I. - 8°C
S.P. 67.

Il y fait un peu humide, mais j'y supplie grandement par mes sous-rétirements -- Ma première nuit est ~~de~~ bonne; Plusieurs fois, je suis réveillé par le canon, qui a tonné presque toute la nuit, et fait une fusillade, peu nourrie, mais presque continuelle; Le 20, au petit jour, je prends contact avec mes nouveaux camarades; tous étaient déjà anciens qui avaient fait leurs preuves et dont j'allais ~~étudier~~ ^{étudier} le moral -- à 9 heures, nous mangeons un bon rata et prenons un bon jus en attendant notre tour de partir en tranchées -- notre serrie se répartit de la façon suivante: 4 jours en première ligne -- c'est à dire dans les tranchées -- dont 2 en première ligne et 2 en réserve de première ligne -- 4 jours au demi repos -- 4 jours au repos complet à Ypres --

Le mauvais temps se met de la partie, il pleut et l'eau passe à travers notre hutte -- nous pratiquons dans la boue, qui va devenir notre cauchemar

le 22 -

Au matin du 22 nous allons exécuter quelques travaux de défense, mais un avion boche ~~se~~ circule au dessus de nous, nous repère et nous fait envoyer des « marmites » qui, heureusement, n'occasionnent aucune perte; nous reprenons hâtivement le chemin du retour; au cours de route, une marmite nous passe au dessus de la tête, assez près, pour que nous ayons senti le déplacement d'air, puis s'en va éclater à 100 mètres plus loin; cela nous produit une petite émotion, puis on finit par s'y habituer

1915 - Janvier

32° R.I. - 8°C⁴ S.P. 67.

Après cette alerte, nous continuons notre route parsemée d'immenses trous creusés par leurs marmottes ; partout, on trouve des débris d'os, des chrysothèques, de matériels ; nous faisons près d'une fosse, complètement rasée ; murs ressemblant à une passoire, cadavres de bêtes à corne calcifiés, d'autres intacts à côté de pores...

Représ au cantonnement sans encombre nous mangeons une bonne soupe et un bon rata ; comme il faisait très beau, je vais faire un petit tour d'horizon avec un camarade ; de tous côtés, c'est la désolation : des fermes ruinées et abandonnées --

Le soir nous quittons notre emplacement pour partir en réserve de 1^{re} ligne ; avec deux autres camarades, nous tombons sur un « logement », plus confortable, où nous passerons les journées des 23 et 24 Janvier. -- nous sommes tapés dans nos tanyiniers au coin d'un assez bon feu ; nous fûcôlons tantôt du chocolat à l'eau, tantôt du thé, tantôt du café -- on se soigne le mieux possible -- seulement, comme l'installation est très primitive, il nous est arrivé un accident : notre café était à point et prêt à fumer - et v'là par où la marmotte qui se renverse -- donc, café bu et rayez tête ! -- on compense par du thé, mais comme on n'a pas tout à fait l'habitude des proportions, il est tellement fort qu'il nous empâte la bouche !

Le soir, nous relérons les premières lignes -- ~~et les 25 et 26 restons en tranchée~~ -- à 18 heures nous partons le plus silencieusement possible, car nous sommes à 5 ou 600 mètres des boches et il ne faut pas qu'ils nous entendent

23-24

915 - Janvier
32 R.I - 8^e C² SP. 67

A tout moment, ils lancent des fusées éclairantes ; des balles perdues sifflent autour de nous -- on devine un bouillonnement de haubertous -- le danger est donc là à chaque instant, mais on marche indifférent -- notre marche se poursuit lentement sous bois, en utilisant le terrain le plus possible ; on s'accroupit quand une fusée s'élève dans la nuit, on franchit des fossés, des boyaux remplis d'eau -- puis subitement une volée aviré dans la tranchée -- Ici on risque peu de chose des obus et des balles -- On est enterré sous terre -- devant nous, face aux boches, un énorme parapet de 3 mètres de hauteur, dans lequel on a creusé des creneaux pour surveiller l'ennemi de jour -- Derrière ce parapet on a établi des petites cabanes couvertes de branchages et de terre -- ce sont nos « cagnas » on ne peut s'y mettre debout ; s'asseoir est tout ce que l'on peut faire -- mais l'avantage, c'est que l'on y fait du feu ; toute la nuit, on l'entretient car c'est le seul moment où le rantaillement en bois est possible ; on ne souffre pas trop du froid, mais comodités et sommeil font défaut -- De jour, on risque rarement des attaques, mais de nuit on est constamment sur le qui-vive --

Le 25, au matin, je fais mon tour d'horizon -- bien limité -- ^{nos boches dans le bois} -- Par les creneaux, je regarde les lignes boches ; à la jumelle, je distingue leurs tranchées et par endroits des boucliers d'acier qui protègent leurs tireurs -- L'un de mes camarades, très adroit tireur, s'amuse

1915 - Janvier

30 R.I-8^eC^o SP-67.

à les canarder et l'on entend le bruit sec de la balle frappant le métal --- et les boches s'empressent de répondre -- les heures passent monotones -- on s'amuse comme on peut --- on plume un chiffon ou un bœuf au bout d'un bâton, le boche tire, quand il touche le but, on le lui signale -

Le 26 -

Le 26, au soir, nous devions être relégués; mais un ordre nous fait conserver nos emplacements car on craignait une attaque dans la nuit du 26 au 27 à l'occasion de la fête de Guillaume (le 28) --- la nuit se passe tranquillement mais le 27 au matin les boches se mettent à crier tant qu'ils peuvent et nous gratifient d'une fusillade très nourrie, pendant plusieurs minutes sans nous occasionner aucun mal -- nous comptions sur une attaque -- puis plus rien.

Le 27 -

Le 27 au soir, nous sommes enfin relégués, car nous commençons à haïr le temps long et nous étions également fatigués par 3 nuits de veille. Notre retour à Ypres s'effectue comme pour la relève - en silence - à travers champs, car on ne peut s'aventurer sur les routes, les allemands les bombardant presque continuellement; nous traversons fossés, chemins boueux, évitant les nombreux trous de marmites; la terre est littéralement bouleversée par endroits --- des arbres coupés nets par des obus, des maisons, des parcs complètement saccagés. -- Malgré toutes les précautions, je tombe, en cours de route, dans un fossé plein d'eau, jusqu'aux genoux. -- Zut! un bain de pieds forcé, heureusement que

1915 - Janvier
le 28 - - -

nous allons au repos! -- enfin nous aurons
avec combes de plaisir au Moulin à l'près, sur
le canal -- je me réjouis de faire une bonne
nuit, sur le plancher, ~~es~~ enveloppé dans
des sacs -- je m'étends de mon mieux et me
mets au devoir de rouquiller, quand, en
pleine nuit, je me réveille avec des coliques et
ayant froid -- Je me sors au mieux,
dès le matin, en prenant deux bons jus
dans un café -- une heure après, un bon
chocolat avec deux pilules d'opium, qui
auront sans doute raison de mon indisposition.

(Conting des Vatenmolen.)

Le soir avec Finance et... nous prenons
la direction d'un café où nous sommes reçus
comme les enfants de la maison; on nous
prépare un bon repas et nous mangeons dans
des assiettes, chose qui ne nous arrive plus que
rarement!

29.30-31

Notre repas se focalisait les 28-29-30 et 31 janvier.
Le 31 est un dimanche; j'ai eu la joie d'assister
à une messe, non pas dans une église, mais au
rez de chaussée d'un grand magasin aux grains.
Le cadre n'était pas joli, un modeste autel
recouvert d'un drap, 999 bougies -- et un faisceau de
fusils de chaque côté de cet autel improvisé. C'était
un aumonier militaire qui disait la messe. Ce
plusieurs reprises, il nous adresse la parole pour nous
remercier, nous encourager et aussi pour nous faire
souvenir de notre jeunesse au pays natal, de notre
première communion, de notre mariage, de notre
famille. Il nous dit aussi qu'à cette heure même
ou nous assistions à cette messe, la bis, au pays, une
mère, une femme, une sœur allaient peut-être

1915 - Janvier

32 R.I. 8^e C^e SP-67

31 Janvier -

prier pour nous à la même heure et que, par une heureuse coïncidence, nous allions nous retrouver en communion de pensée l'un pour l'autre. Puis il nous fit chanter plusieurs cantiques et nous adressa 999 paroles d'encouragement et de remerciements.

Malgré les sentineilles placées non loin de notre cantonnement, j'ai pu m'échapper pendant une heure et faire le tour de la ville d'Ypres. Par endroits, ce ne sont que ruines et débris ; l'hôtel de ville, si joli, et la cathédrale, véritables foyers d'art, sont complètement brûlés ; les façades restent, mais très endommagées par les éclats d'obus et par les obus. Il ne reste rien dans la tour de l'Hôtel de Ville, les obus ont projeté l'horloge dans la rue -- c'est bien triste à voir ! Plusieurs rues, arrosées de deux ~~off~~ édifices, sont également fort endommagées ; des maisons entières sont écroulées et celles qui subsistent ont toutes leurs caves brisées --

Février -

Le soir à 12 heures, nous repartions en ligne dans la même région Château d'Hooge -- en réserve du 1 au 4 Février -- au 1/2 Repos du 5 au 8 -- Certes, je ne suis pas encore acclimaté à ma nouvelle vie ; diarrhée et rhume en sont les conséquences -- mais cela passera -- ma vie se poursuit sans grand changement ; chaque jour, chaque nuit qui passent ne font que répéter les jours et les nuits précédentes -- Chaque jour, c'est le canon qui gronde plus ou moins loin, plus ou moins fort -- Chaque soir

1915 - Février -
32° R.I. - 8° C¹⁰
S.P. 67.

je dors ou m'endors au son du canon --
Au début, cela m'inquiétait un peu, mais
desormais je m'endors tranquillement, de
fatigue souvent, m'insouciant du danger
qui rôde autour de nous. --- Le sommeil
est là qui vous empoigne malgré vous et
l'on est obligé de s'abandonner à ses bienfaits
réparateurs --- Nous attendons l'arrivée
de notre courrier avec combien d'impatience :
une lettre, dans notre existence, c'est un
rayon de soleil, c'est un peu du pays qui
nous arrive, ce sont les nouvelles de tous
ceux que l'on aime --- Nous attendons
aussi les petits "paquets" de ravitaillement :
chocolats, conserves, cigarettes -- et toutes les
gâteries -- confectonnées et emballées par
une main aimée -- et si elle avait pu y
mettre un bout de son cœur ! ---

le 8 --

Le 8 au soir, nous quittons notre
1/2 Repos - curieux Château d'Hooze -- pour les
tranchées de 1^{re} ligne - au nous retrouvons
notre boue --- plus ou moins ligide --
suivant qu'il pleut ou qu'il fait un rayon
de soleil -- on patouge -- on patouge ---
gelie blanche -- neige --- tout se met
de la partie --- c'est dur -- mais le 12

le 12 --

~~on~~ dans la nuit, nous partons au
~~repos~~ à Ypres pour un repos bien gagné --
comme de coutume ^{Financé par moi} ~~par~~ nous retournons à
notre café -- Le matin : petit déjeuner : lait
avec tartine de beurre -- à midi : un
bon potage, côtelettes de mouton avec frites,
œufs sur plat -- mandarines, fromage

1915 - Février -
32 - R.1. 8°C¹²

L.16 -

rien n'y manque -- car gâteaux briant, madeline, mandarines ou autres friandises envoyés par paquets ou marmarines sont mis en commun et appréciés comme il convient ! - - - nous nous « réchauffons » le mieux possible en attendant de nouvelles expériences !
Le 16, départ en réserve -- avant notre départ, je reçois un imperméable qui va me permettre de supporter plus facilement toutes les intempéries et d'être presque toujours à sec -- Sauf les pieds bien entendu, qui continuent à tremper dans l'eau et dans la boue -- ! Au cours de cette période ^{de tranchées (19-21 février)}, les boches manifestent un certain ^{no 10} activité -- et de plus souffrent dans les tranchées de l'air l'eau qui nous envahit -- il fallait vider l'eau au fur et à mesure -- nous ~~avons~~ avons les pieds dans la boue jusqu'à la cheville -- et si, par malheur, nous avons une corvée à effectuer et à passer dans les boyaux de communication, c'est de l'eau jusqu'aux genoux -- un soldat de ma section, un bat-d'if, arrivé à Ypres, a les pieds gelés et est évacué de suite -- Le 22, nous sommes au 1/2 repos -- ma santé devient meilleure malgré toutes les intempéries ; j'en ai confirmation, en conduisant ~~les soldats~~ au major les malades de ma compagnie ; Il me demande si j'étais malade ; sur ma réponse négative, il me dit : « Ah ! bon, car vous avez une bonne figure ! » -- ceci tranquillise ma petite femme --

C'est le 23, que j'apprends par lettre d'Eugénie transmise par Télémaque, « l'assassinat » de notre oncle Henri Cjénot, de Jarny -- fusillé en

1915 - Février
32° R.I. - 8° C¹⁴

août 1914, avec Monsieur le Curé et l'instituteur
du même endroit - - - qu'ils dorment leur
dernier sommeil et comptent sur nous pour les
venger ! - - -

Le mois de Février se termine dans la neige
et dans le froid. - - c'est la continuation de la
grande misère ! - ceux qui résisteront, seront
disormais aptes à subir toutes les intempéries ..
on se chauffe tant que l'on peut dans nos « casba »
on mange, pour le plaisir de manger, on
fait du chocolat - - car tout le monde en
voit ! pour le faire fondre, on casse la
glace des trous d'obus, et l'on trouve une eau
plus que l'on s'efforce de ne point troubler !
c'est toute une science, car il faut faire ce
travail avant le jour - - de mieux pour le
bois ! - -

26

Mars -

Le 26, j'apprends que je pourrais être désigné
comme instructeur d'un peloton d'élites caporaux !
C'est chose faite, et le 1^{er} Mars, je pars pour
Namertingue - le 3 départ pour Crombeke,
au nord de Popervinghe. ; ce peloton on y fait
l'exercice comme à la caserne et on ne se
croirait pas en guerre - - peu de temps de libre,
mais on ne se casse pas les meninges - - Je
suis installé dans un grenier qui a l'avantage
d'être chaud et bien couvert - - de la paille - -
je suis comme un coq en pâte à côté de la rière de
traudrie - - le 6, départ pour Watou ;
cantonnement plus important et plus fécond en
ressources que le précédent. ; on trouve à peu près
tout ce que l'on veut - - Le canon s'entend
dans le lointain, comme dans un rêve - -

Mars - 1915

25 R.I. 8°C

- Watou -

L'un de mes camarades et moi avons trouvé un lit ou tout au moins une espèce de lit sans sommier élastique bien entendu, avec un matelas rembourré de ce que je ne sais quoi -- le tout encadré de quatre planches -- mais nous avons des draps, et cela m'a semblé plutôt drôle de me déshabiller pour me mettre dans des toiles. Un fait certain, j'ai très bien dormi -- Nous étions installés dans un grenier à proximité de bambins et de jeunes filles -- de 75 ans environ -- mais cela ne m'a pas empêché de dormir de mon mieux -- Les gens, chez qui nous logeons, sont très gentils et parents. Le soir, ils nous ont payé un «caffio» et ce matin ils nous ont fait à déjeuner -- Le 7. j'ai été à une messe à 10 heures -- grande affluence de civils et militaires -- M^r le curé nous fait un beau sermon, auquel je n'ai rien compris, car il était en flamand -- Le cadre était joli cependant, car en Flandre, c'est un fait à constater que l'on rencontre beaucoup d'églises coquettes et admirablement entretenues

Les jours s'écoulaient monotones -- exercices ! manœuvres ! -- c'est plutôt rigolo de refaire à 15 ou 20 km. des boches ce que ~~tu m'a~~ j'ai fait sur le terrain de manœuvres de Besançon -- Exercice le matin, exercice le soir -- La Barbe le matin, la barbe le soir -- je me suis réellement heuré -- fuyez de parler -- qu'à table et au lit ; pendant ce temps, je suis à peu près mon maître, donc tranquille

Lettres et paquets ne nous parviennent que difficilement -- mais c'est un ennui que l'on supporte sans trop grogner, en songeant à nos

1915 - Mars - camarades restés en tranchées -- très ennuyeux, nous
Watou - coupons à l'Offensive d'Hérentage -- un sérieux bombardement
blesse deux de mes camarades camarades sous officiers,
et 4 ou 5 soldats -- deux autres sont tués --

Le 23 - Bambeke.

Le 20 - dislocation du peloton -- mais nous restons à
Watou en attendant que nos équipements arrivent des
tranchées -- Le 23, je suis à Bambeke --> quelle
différence d'hospitalité avec les belges de Watou !
à Bambeke, les gens regardent les troupiers presque
comme des bêtes malfaisantes. ou, peu s'en faut -- j'en
ai embarqué deux, mais un surtout qui se plaignait
d'être fatigué physiquement d'abord -- et ensuite de gagner
trop d'argent -- Ah! l'animal, je lui aurais flanqué
des gifles -- c'est d'ailleurs un fait que j'ai déjà
remarqué : plus nous reculons et nous éloignons de la
ligne de feu, plus les gens se plaignent -- ils sont
dérangés dans leurs habitudes par le passage continu de
troupiers -- les soldats leur « volent » quelques morceaux
de bois pour faire cuire leur soupe -- voyez « boucan » --
Le 27, je rejoignais mon régiment à Hezele --
« Jamais le ciel de notre patrie ne nous avait paru plus
lumineux et plus gai après ces longs mois de Cromland
et de pluie de Belgique -- Par un printemps encore
timide, nous marchons vers l'Artois -- Le 30, nous
sommes à Balzezele --

Avril -

Nous commençons cette vie de cantonnement qui
nous paraît très douce ; Tâques. Le 4 avril, nous
surprenons à Balzezele -- mais le lendemain - le 5 -
nous déménageons pour Laghem -- le 8 : Lusbourg.
Le 9 : Herlaincourt. -- le 11 : Luchaux -- Les jours
s'écoulent sans imprévis, avec monotonie -- le
travail ne nous fatigue pas, mais nous sommes

1915 - 32' R.I. - 8' C''

- Orval -
Lucheuw

tenus constamment toute la journée par une multitude de détails insignifiants -- le 18, messe en plein air pour tout le régiment avec le concours de la musique du 32^e. -- c'était très joli et surtout très champêtre -- dans un décor de forêts, de prairies verdoyantes -- quelques femmes assistaient à cette cérémonie et, en moi-même, je souhaitais ma petite Cicie et mes bien chers tous auprès de moi. pour jouir de ce spectacle unique et ~~leur~~ donner confiance et courage -- Un aéro est venu nous survoler ; dans le lointain, le grognement du canon nous rappelle que nous sommes toujours sous les armes et que notre tâche n'est pas encore finie

C'est à cette époque que j'apprends le retour en France de tante Odile et de Louise -

Le 23, nous sommes au Château d'Ambricq. Cantonné au Château, nous nous installons dans une des plus grandes pièces -- quelques vestiges de peinture et d'ornements, témoigns d'une splendeur passée -- quelques boiseries et glaces avec une cheminée de marbre -- au milieu, une table de fortune confectionnée et ajustée avec ma sue de campagne -- comme sièges des planches dont les extrémités reposent sur des chaises -- voilà notre salle à manger -- et nous pourrions croire que nous voilà heureux et en mesure de passer quelques jours tranquilles si on nous en laisse le loisir ! mais cela ne pourrait durer -- Le 25 à 6 heures le régiment reçut l'ordre de se tenir prêt à embarquer en auto ; à 9 heures nous nous dirigeons par Hazebrouck sur la Belgique ; à la nuit, nous débarquons

1915 - 22° R.T. - 8°C"

Avril

à Stareele - Stareelhoek et à Crombeke -- L'heure était grave pour que la 18^e D.I. fut rappelée et rité dans ces plaines de Belgique où elle avait tant combattu et tant souffert. En effet -- nous devions nous rappeler l'heure étonnante où les Allemands finirent de se mettre à dos l'humanité, -- l'ennemi renait d'attaquer les troupes anglo françaises par des nappes de gaz asphyxiants. Protégés par un engin nouveau, contre lequel personne n'avait songé à se garantir, les meilleurs bataillons de l'armée allemande s'étaient avancés en masses vers le canal de l'Yser, qu'ils allaient atteindre quand nous arrivâmes pour soutenir la brigade marocaine du Colonel Mordacq. --- En cours de route nous rencontrons beaucoup d'émigrés, ~~est~~ en particulier toute la famille d'Ypres où nous prenons nos repas quand nous y venons au repos : c'est elle qui annonce le bombardement d'Ypres -- Débarqués à Crombeke, nous passons la nuit dans une ferme aux environs de Stavere -- Le 26, départ précipité à 10^h 30 et allons bivouaquer dans un bois à l'ouest de Woesteren ---

Le 27, départ à 6 heures du matin en direction d'Ypres : à 9 heures, nous arrivons à Bricelem où nous attendons des ordres -- Après avoir laborieusement franchi le canal sur deux passerelles, nous marchons sur Pilkem ; dans l'après midi, nous assistons à une lutte d'artillerie et à une charge magnifique de nos tirailleurs et de nos zouaves, mais leur élan admirable fut arrêté par le gaz asphyxiant lancé par ces boches maudits --- Nous mêmes, qui nous trouvons à 1500 ou 2000 mètres, nous en ressentîmes

15 - 33° R.I - 8° C¹⁰

Avril -----

Les inconvénients - - - Sitôt le message passé, nous partîmes en avant à notre tour pour renouer la première ligne - nous nous arrêtâmes dans un pré, creusâmes des trous pour nous abriter contre les obus, et, en même temps, pour passer la nuit à la belle étoile.

28

Le 28, à 4 heures du matin - notre bataillon, Commandant Pothier, était en première ligne et par son attitude résolue arrêtait l'ennemi; mais il fallait passer à l'offensive - - Dès le matin, ce fut un duel d'artillerie plus ou moins intense; mais le plus terrible, ce fut le soir entre 7 et 8 heures; jamais je n'avais encore entendu ni vu un tel bruit de mitraille - - la terre en tremblait - - le ciel était en feu - - l'air irrespirable et rempli de l'odeur de la poudre - - Oh! comme je me sentais petit à cette heure-là! - - Mais de tout cela, nous en savions la raison; il était certain que nous devions reprendre l'offensive coûte que coûte - - La nuit vint et je vous assure que je ne dormis pas beaucoup; tous nous vivions dans l'attente de partir en avant d'un moment à l'autre - - deux heures du matin, des travailleurs viennent nous relayer - -

29 -

Le 29, notre journée se passe dans une tranchée de seconde ligne où nous prenons un peu de repos dans la journée - - le soir venu, nous améliorons notre tranchée - - journée et nuit se passent en somme tranquillement - - au soir du 29, le lieutenant colonel Rondeau disposait des trois bataillons du 32^e et deux bataillons du 66^e, soutenus par l'artillerie franco-anglaise - -